

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

Lettre XXIV. Sir Charles Grandison au Docteur Bartlet.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2367

SIR CHARLES GRANDISON. 181

imagination trop élevée pour une occasion aussi importante; & que son dérangement est bien éloigné d'une entière guérison?

XX

LETTRE XXIV.

Sir CHARLES GRANDISON
au Docteur BARTLET.

Bologne, samedi soir.

Je prends la plume, mon cher & honoré ami, pour vous écrire des particularités qui vous surprendront. Clémentine est la plus noble des femmes. Qu'est-ce enfin ... Mais je trouve qu'il faut que j'aie le cœur plus tranquille, & la main plus ferme avant que de poursuivre.

* *

Je crois que je suis un peu moins agité que je ne l'étois. Je laisserai ce peu de lignes, car elles vous peindront l'émotion où étoit mon ame quand j'ai essayé de vous rendre compte de ce qui venoit de se passer.

Aussitôt que j'entrai au Palais de Porretta, je trouvai Camille qui me conduisit auprès de la Marquise; le Marquis & l'Evêque étoient avec elle. Oh Chevalier, dit-elle, nous avons été extrêmement alarmés par une visite du Comte de Belvédère. Le pauvre homme! ... Il dit qu'il a été chez vous.

Je leur racontai, à la prière de l'Evêque, ce qui s'étoit dit, excepté ses derniers mots, qui

H 7

vou-



vouloient dire qu'il aimoit autant mourir de la main d'un autre, que de la sienne.

Ils exprimèrent leur douleur pour lui, & leurs craintes pour moi; mais je trouvai que cette visite imprévuë n'avoit pas altéré leurs dispositions en ma faveur. Ils étoient convaincus, lui avoient-ils dit, que le rétablissement de leur fille dépendoit d'un consentement absolu à tout ce qu'elle voudroit, & avoient ajouté qu'elle n'entendrait pas de leur part un mot de contradiction ou d'opposition.

La visite de cet infortuné, dit la Marquise, & l'agitation où il étoit, qui a excité ma pitié, m'ont empêché de suivre moi-même l'humeur de mon enfant, que Camille dit avoir été fort particulière depuis deux heures. J'allois chez elle quand vous êtes venu; mais je ferai demander Camille... On alla l'appeler.

Dès qu'elle m'a vu ce matin, continua la Marquise, elle s'est excusée d'avoir envoyé Camille pour vous prier de différer votre visite jusqu'à l'après-midi. Elle n'étoit pas, a-t-elle dit, préparée à vous voir... Je lui ai demandé de quelle préparation elle avoit besoin pour voir un homme que nous estimions tous, & qui avoit donné de si fortes preuves de son attachement pour elle?

Madame, a-t-elle répondu, comme hors d'haleine; ne dois-je pas le voir à présent dans un jour dans lequel je ne l'ai jamais vu? J'ai mille choses à lui dire, dont je ne pourrai peut-être lui dire aucune, à moins qu'il ne me les arrache. Il me disoit en dernier lieu qu'il ne pouvoit être récompensé que par un acte de famille.

mille. Nous ne pouvons le recompenser ; voilà ma peine ; je dois le voir avec un cœur inondé de reconnoissance. Il me paroitra tel qu'un Prince ; je dois me paroître à moi-même comme son vassal : j'ai écrit ce que je voudrois lui dire ; mais je ne puis me contenter moi-même. O Madame ! Il est grand à mes yeux , parce que je suis incapable de le recompenser comme il le mérite. Je lui ai dit , continua la Marquise , que sa fortune , sa qualité , le sacrifice qu'elle feroit de son païs , quoique jamais , à ce que j'esperois , de sa Religion , devoient lui donner une plus haute idée d'elle-même , quoique tout cela fût bien éloigné d'acquiter pleinement les obligations que nous lui avions , & pour Jeronymo , & pour elle.

Eh bien , Madame , a-t-elle repliqué , le ciel seul fait comment je serai capable de me conduire envers lui , à présent que vous avez laissé toutes choses à ma disposition , & qu'il doit me parler , avec permission , sur un sujet si nouveau , & si intéressant. O que ce jour n'est-il passé !

Je lui ai demandé , continua la Marquise , si elle voudroit prendre encore plus de tems ? . . . Une semaine , ou davantage ?

O non , a-t-elle dit , il ne le faut pas ; je serai , j'espère , préparée à le voir cet après-midi. Je vous prie , laissez le venir , je suis fort bien à présent , a-t-elle ajouté , en portant la main sur son front ; je pourrois n'être pas si bien dans une semaine , ni dans un jour.

Camille entra. Camille , comment est à présent la chère créature ? dit la Marquise.

De.

Depuis que vous l'avez quittée, dit-elle, elle a toujours été plus réservée, & plus réservée; cependant elle est pleine de courage. Son ame paroît pleine de la prochaine visite du Chevalier; & deux fois dans une demie heure, elle a demandé s'il étoit venu? Elle lit & relit quelque chose qu'elle a écrit; elle le pose, elle le reprend; se promène dans la chambre, quelquefois avec un air de dignité, quelquefois en laissant tomber sa tête. Je n'aime pas ses fréquens tressaillemens. Dans cette heure, elle a plusieurs fois versé des larmes. Elle soupire souvent. Elle n'étoit pas contente de son habillement. Une fois elle vouloit être en blanc, ensuite en couleur; puis elle a pris son habit blanc & argent. Mais celui là, a-t-elle dit, me donneroit un air d'épouse. Enfin elle s'est déterminée pour son habit de satin blanc. Elle paroît un Ange. O si seulement ses yeux & ses mouvemens montraient plus de calme!

Vous avez une tâche difficile, Chevalier, dit l'Evêque. Quels signes d'une ame dérangée, & cependant élevée! Nous pouvons voir par ces agitations extraordinaires, dans l'attente d'une conversation qui doit aboutir avec son contentement à couronner tous nos souhaits, combien cet événement lui a tenu au cœur: puisse-t-il être heureux pour tous les deux!

Je ne crains rien, dit la Marquise, pour le bonheur de ma fille, tant qu'il sera au pouvoir du Chevalier: je suis sûre de sa tendresse pour elle.

Je pense, dit le Marquis, que nous devons accorder au Chevalier, d'emmener son épouse en Angleterre pour les six premiers mois, & de

de nous donner les six suivans. Cela peut donner un nouveau tour à ses idées. Les mêmes places, mêmes personnes toujours sous ses yeux, peuvent répandre la tristesse sur ses reflexions; & d'ailleurs son absence peut servir à tranquilliser le Comte de Belvédère.

L'Evêque aprouva cette idée. La Marquise dit que la raison l'aprouvoit peut-être, mais une Mère peut-elle se séparer sitôt de son enfant?... Cependant pour son bonheur, il faut se soumettre.

Laissez cela, comme le reste, à son choix, dit le Marquis. Camille, dites à ma fille que le Chevalier attend sa commodité. Vous le voulez bien, Chevalier?

Camille ne revint pas d'abord: je n'ai pu revenir plutôt, dit-elle. Ma jeune maîtresse est étrangement agitée. J'ai raisonné avec elle... Madame, dit-elle à la Marquise, voulez-vous bien aller vers elle?

Si c'étoit la première entrevue, dit l'Evêque, je ne m'étonnerois pas de son desordre... Mais cela montre une extrême variété dans ses idées.

La Marquise forit accompagnée de Camille. On me fit bientôt appeler. La Marquise me trouva à la porte de la chambre de sa fille, & me dit tout bas en sortant... Je crois qu'elle aimera mieux être seule avec vous... Chère créature! je ne sai que faire avec elle. Elle a, je m'imagine, quelque chose à vous proposer. Camille, venez avec moi. Nous ferons dans la chambre voisine, Chevalier.

Quand j'entrai dans la chambre, la jeune Dame étoit assise à sa toilette d'un air pensif, sa tête

tête soutenue sur sa main. Une rougeur charmante colora ses jouës quand elle me vit. Elle se leva, & faisant une révérence profonde, elle avança quelques pas vers moi, mais tremblante, tantôt baissant les yeux, tantôt regardant à côté, tantôt moi, d'un air embarrassé.

Je m'approchai d'elle, & avec un profond respect, je pris sa main dans les deux miennes, & la pressai de mes lèvres : Je ne m'adresse pas à présent à Mademoiselle Clémentine comme à mon disciple, lui dis-je : il m'est permis de la voir dans un jour plus flatteur pour moi ; elle aura la bonte de pardonner la liberté de mon abord.

Ah Chevalier!... dit-elle, en détournant la tête, mais sans retirer sa main... Elle hésitoit, comme ne pouvant dire ce qu'elle avoit dans l'ame : elle soupira, & se tut.

Je la conduisis à sa chaise : elle s'assit, toujours tremblante. Dieu soit loué, dis-je, en me baissant sur ses deux mains, que je tenois dans les miennes, des progrès de la santé d'une personne si chère à tous ceux qui ont le bonheur de la connoître. Puissé son rétablissement, & celui de notre cher Jeronymo, être bientôt entiers.

Heureux mortel ! dit-elle, heureux par le pouvoir qui vous est donné de nous obliger comme vous l'avez fait!... Mais comment, comment pourrai-je... O Monsieur! vous ne savez pas quels combats ont déchiré mon cœur, depuis que... J'ai oublié depuis quand... O Chevalier, je n'ai pas le pouvoir... Elle s'arrêta, & se tut.

Il est en votre pouvoir, Mademoiselle, de
ren.

rendre heureux un homme à qui vous prétendez avoir des obligations qui sont déjà plus que payées. Je m'assis à côté d'elle, sur l'invitation qu'elle m'en fit sans parler.

Parlez, Monsieur. Mon ame est travaillée par de grands desseins. Dites moi, dites moi, tout ce que vous avez à me dire. Mon cœur est trop grand pour sa prison, dit-elle en y portant la main. Il me semble qu'il lui manque de la place; cependant il ne peut s'exprimer... Parlez, & permettez moi de me taire.

Votre Père, votre Mère, Frères, Oncle, tous sont d'un même sentiment. Il m'est permis d'ouvrir mon cœur à leur Clémentine, & je me flatte d'être écouté favorablement. Le Père Marescotti est pour moi... Les conditions, Mademoiselle, sont celles que j'offris quand je quittai l'Italie la dernière fois.

Elle tenoit la tête panchée, écoutant en silence...

Pendant une année de deux, j'aurai le bonheur d'avoir ma Clémentine en Angleterre...

Votre Clémentine, Monsieur!... Ah Chevalier!... Elle rougit, & détourna le visage... Votre Clémentine, Monsieur, répéta-t-elle... & avec un air satisfait; cependant une larme s'échappa le long de ses joues.

Où, Mademoiselle, il m'est permis d'espérer que vous ferez à moi... Vous aurez votre Confesseur; le Père Marescotti me fera l'honneur de s'attacher à vous pour cet emploi. Sa piété, son zèle; ma propre charité pour tous ceux qui diffèrent de moi dans leur croyance; mon honneur si solemnellement engagé à la famille

mille qui daigne me confier son gage le plus chéri, feront votre fureté.

« Ah Monsieur! interrompit-elle, & ne serez-vous donc pas catholique? »

« Vous consentites, Mademoiselle, la dernière fois que je fus en Italie, que je suivisse les mouvemens de ma conscience. »

« Y ai-je consenti? dit-elle en soupirant!... Eh bien, Monsieur... »

Votre Père, ou votre Mère, Mademoiselle, vous instruiront de tous les autres détails que vous pourriez souhaiter de savoir.

Elle avoit les yeux mouillés de larmes: elle paroïssoit dans une grande perplexité: elle voulut parler deux ou trois fois, mais elle ne put: enfin, elle me donna la main, & s'avança vers son cabinet, en tremblant. Elle y entra. Laissez moi, laissez moi, dit-elle; & me mettant un papier à la main, & fermant la porte, elle se jeta sur le champ à genoux, comme je le vis; & moi pour ne pas entendre des sanglots qui me perçoient le cœur, je passai dans la chambre voisine, où je trouvai la Marquise & Camille qui avoient entendu une partie de ce qui s'étoit dit: la Marquise alla vers elle; mais revenant tout de suite; la chère créature, dit-elle, a toute sa raison. Dieu soit loué, quoiqu'elle soit dans la désolation. Elle m'a prié de la laisser à ses propres combats. Si seulement elle pouvoit être assurée que vous lui pardonneriez, Chevalier, elle seroit mieux. Elle vous a donné un papier, qu'il le lise, a-t-elle dit; & permettez que je reste ici, jusqu'à ce qu'il demande à me voir, si, après l'avoir lu, il peut supporter la vue
d'une

d'une créature si indigne de sa bonté... Que peut signifier tout cela ? dit la Marquise.

J'étois aussi surpris qu'elle. Je n'avois pas encore ouvert le papier, & j'offris de le lire en sa présence, mais elle souhaita qu'il fût lu devant le Marquis, si cela convenoit, & sortit précipitamment: Camille passa dans la chambre voisine pour être à portée de recevoir les ordres de sa maîtresse. Je fus étonné de ce que je lus. Le voici.

O Toi le plus cher à mon cœur de tous les hommes! pardonne moi!... Que dis-je, pardonne moi! Et pourquoi?... Pour agir avec grandeur, s'il m'est possible? Je tiens l'exemple de toi qui, à mes yeux, es la plus grande des créatures humaines. Mon devoir m'appelle d'un côté: mon cœur résiste à mon devoir, & veut m'empêcher de le remplir. O Dieu supports moi dans ce combat pénible! Qu'il ne bouleverse pas ma raison comme il l'a fait une fois; ma raison qui commence seulement à revenir... O Dieu, soutiens moi toi-même, & fortifie ma raison. Mon effort est grand! Il est digne, Clémentine, d'une créature, telle que tu as toujours désiré de l'être.

Mon maître, mon frère, mon ami! O le plus chéri, & le meilleur des hommes! Ne me souhaites pas pour ton épouse! Je suis indigne de toi! Ton ame a toujours été ce que Clémentine a le plus chéri en toi. Toutes les fois que je voyois les graces de ta personne, je reprimois mes yeux & mon imagination: & comment cela? C'étoit en contemplant les graces supérieures de ton ame. Et cette ame, pensois-je, ne sera-t-elle pas sauvée? Cher obstiné! Et unirai-je mon
ame

ame à une ame alliée à la perdition ; à une ame si chérie , qu'à peine voudrois - je en être séparée dans le monde à venir ? . . . O toi , le plus aimable des hommes ! Comment puis - je être sûre , que , si j'étois à toi , tu ne me tirerois pas après toi , par l'amour , par la douceur des manières , par la condescendance & la bonté ? Moi , qui croyois une fois qu'un hérétique étoit la plus méchante des créatures , j'ai déjà été engagée par ta piété aimable , par ta charité universelle envers tous tes semblables , à penser plus favorablement de tous les hérétiques , pour l'amour de toi . De quelle force seroient les avertissemens d'un Confesseur le plus pieux , quand ta bonté , ta condescendance , quand la douce persuasion qui coule de tes lèvres , travailleroient à amollir un cœur tout entier à toi ? Je sai que je ne pourrois m'empêcher de disputer contre toi , dans l'esperance de te convaincre . Cependant sentant la supériorité de ton pouvoir , & la docilité que je te devois , ne pourrois - je pas être séduite ? Mon Confesseur en ce cas me deviendroit à charge . Les femmes n'aiment pas être soupçonnées . L'oposition naît des soupçons , & de la contradiction ; ton amour , ta douceur , mises de l'autre côté de la balance . . . ne serois - je pas perduë ?

Et qu'est - ce que mon Père , ma Mère , mes frères m'ont fait pour que je me montre disposée à les quitter , à quitter une contrée chérie ; & pour un pais encore , que je haïssois il n'y a que peu de rems , aussi bien que sa Religion ? Mais à présent que cette haine est passée , & sitôt , autre preuve de ma foiblesse & de ta force . O le plus
aima-

aimable des hommes!... O toi que mon ame aime, ne cherches pas à me gagner par ton amour! Si j'étois à toi, mon devoir envers toi me détourneroit de ce que je dois à mon Dieu, & me rendroit malheureuse au de-là de cette vie. Puisque si tu venois à me convaincre dans un tems, mes doutes reviendroient; & que quand tu serois absent de moi, je serois doublement misérable. Car peux-tu, puis-je moi-même être dans l'indifférence sur une matière si importante? Ne m'as-tu pas montré que tu ne le peux? Et ne profiterai-je pas de ton exemple? Une fausse Religion aura-t-elle sur toi une force, une efficace, que la vraie ne puisse avoir sur moi?... O toi, le plus aimable des hommes! Ne cherches pas à me gagner par ton amour!

Mais m'aimes-tu en effet? Ou ne dois-je tes sentimens qu'à ta générosité, à ta compassion pour une créature, qui voulant être grande comme toi, n'a pu soutenir l'effort? Je te prends à témoin, bien-heureuse vierge, combien j'ai combattu jusqu'ici contre moi-même! Comment j'ai tâché de dompter cet amour qu'il faut que je lui porte toujours! Permets moi de le fouetter, ô le plus généreux des hommes! Il est en ton pouvoir de me tenir liée, ou de me rendre la liberté. Je sai que tu aimes Clémentine. Elle est fière de le penser. Mais elle n'est pas digne de toi. Toutefois que ton cœur avouë que tu aimes son ame, son ame immortelle, & son bonheur à venir! En cela tu lui montreras ton amour, comme elle a tâché de te montrer le sien. Tu es la magnanimité-même! Tu peux soutenir un effort qui a été trop grand pour

pour elle. Rends quelque autre femme heureuse!... Mais je ne pourrais souffrir que ce fût une Italienne. Si elle doit l'être, ce sera Bologne, & non Florence qui te donnera une Italienne!

Mais puis-je te montrer cet écrit, qui m'a coûté tant de larmes, tant d'étude, tant d'effaçures, tant de peine à le revoir, & à le transcrire, & que cependant j'ai dressé dans l'intention de te le montrer? Je crois véritablement que je ne le puis. Et je ne le ferai pas, jusqu'à ce que je puisse voir, en conversant avec toi face à face, ce que je serai capable de faire, par un effet des prières que j'ai adressées au ciel, pour qu'il voulût me donner les forces dont j'ai besoin... O que ces prières ont été foibles quelquefois!

Vous, mon Père, ma Mère, mes frères, & vous, mon bon & pieux Père spirituel! vous m'avez aidé à me vaincre par votre généreuse bonté. Vous avez tous sacrifié votre jugement au mien. Vous m'avez dit que si le choix de mon cœur peut me rendre heureuse, je la ferai. Mais ne vois-je pas que vous ne m'avez cédé que par amour pour moi?... Ne dois-je pas, s'il plait à Dieu de me rendre ma mémoire, ne dois-je pas me rapeller continuellement les argumens, que vous en particulier, Père Marescotti, m'avez allégué précédemment contre une alliance avec le plus noble des hommes, parce qu'il étoit d'une Religion si contraire à la mienne, & qu'il y étoit si obstiné? Et ce souvenir me rendra-t-il heureuse? O permettez moi, permettez moi encore, mes très chers parens, d'être enfant de Dieu, l'épouse de mon Redempteur

teur seul! Laissez moi, laissez moi encore prendre le voile. Et laissez moi passer dans un lieu consacré à sa gloire, un reste de vie, qui peut être long, dans des prières pour vous tous, & pour la conversion & le bonheur de celui dont mon ame aime l'ame, & l'aimera toujours. Que sont ces biens de ce monde que mes Grands-Pères m'ont légués, en comparaison de ce motif, & du bonheur éternel de mon ame? Laissez moi tirer une grande vengeance de ma cruelle cousine Laurana. Laissez lui posséder ces biens si véritablement méprisés, & si volontairement abandonnés par Clémentine bien plus heureuse qu'elle!... Ne sommes-nous pas tous riches, & élevés? Ne serai-je pas bien vengée, si je puis l'être de cette manière?

O toi, que mon ame aime, laisses moi éprouver la grandeur de ton amour, & la grandeur de ton ame, par tes efforts pour fortifier, au lieu de l'affoiblir, une résolution, qu'il sera après tout en ton pouvoir de me faire rompre, ou tenir. Car Dieu sait seul quels combats elle m'a coûté dès le commencement, & combien elle m'en coûtera encore! Mais mon cerveau blessé, mon cœur affoibli, me laissent-ils esperer une longue vie? Et ne tâcherai-je pas d'en rendre la fin heureuse? Permits moi d'être grande, mon cher Chevalier; ô avec quel plaisir cependant je puis t'appeller *mon* Chevalier! Tu peux faire de la malheureuse Clémentine ce qu'il te plaira.

Mais, ô mes parens, que pouvons-nous faire pour ce grand & excellent homme, en retour des bienfaits qu'il a accumulés sur nous



tous? En retour de sa bonté envers vos deux enfans? Ces obligations pésent à mon cœur: cependant qui ne connoit sa magnanimité? Qui, la connoissant, ne voit qu'il peut trouver la récompense dans l'action-même! Divin, ou presque divin ami des hommes, peux-tu me pardonner?... Mais je sai que tu le peux. Tu as les mêmes idées que moi de la vanité & de la briéveté de la gloire de ce monde, & de la durée de celle qui est à venir! Et puis-je avoïr la présomption d'imaginer qu'on te rendroit heureux en te donnant en mariage une si pauvre créature? Encore une fois, si j'ai le courage, la résolution de te montrer ce papier, mets moi en état, par ton grand exemple, d'achever la conquête de moi-même, & ne m'engages pas à prendre avantage de la générosité de mes parens. Mais que Dieu & vous me mettent en état de dire; Que sa volonté & la leur soit faite, & non point la mienne! Cependant, après tout, il doit être en ton pouvoir, je l'avouë, car je ne puis soutenir l'idée d'être ingrate, d'ajouter le nom qu'il te plaira à celui de

CLEMENTINE.

Jamais homme ne fut plus étonné, plus confondu. J'oubliai pendant quelques momens, que cet Ange étoit dans son cabinet; attendant l'issuë de mes reflexions, & sortant de la chambre, j'allai me jeter sur un Sofa dans la chambre voisine, sans prendre garde à Camille, qui étoit assise près de la fenêtre. O que mon ame souffroit de tortures! Rempli cependant d'admiration pour les qualités Angeliques de Clémentine.

mentine, j'essayai de voir encore le papier; mais tout ce qu'il contenoit étoit dans mon esprit; j'en étois plein.

Elle sonna; Camille y courut. Je tressaillis quand elle passa près de moi. Je me levai, tremblant cependant; & je me rassisi pour un moment, pour raffermir mes pieds chancellans. Mais Camille venant à moi me tira de l'étourdissement où j'étois. Jamais je n'eus l'esprit moins présent que dans cette occasion... Une femme si supérieure à toutes celles de son sexe, & à tout ce que j'ai lu du nôtre... O Monsieur, me dit Camille, ma maîtresse craint que vous ne soyiez irrité: elle craint de vous voir; cependant elle le souhaite;... hâtez-vous, hâtez-vous, pour prévenir une défaillance... O qu'elle vous aime!... Qu'elle craint de vous avoir déplu!... C'est bien un vrai amour que le sien!

Elle me disoit cela en me conduisant, comme je me le rapelle à présent; car toutes mes facultés étoient alors trop occupées, pour que je pusse l'écouter.

Je me hâtai d'aller vers Clémentine... Cette admirable fille vint au devant de moi à moitié chemin, & se jettant à mes pieds; Pardonnez moi, dit-elle, pardonnez à une créature qui ne peut qu'être misérable si vous êtes fâché contre elle.

Je voulois la lever; mais elle ne se leveroit pas, dit-elle, jusqu'à ce que je lui eusse pardonné.

Je me mis à genoux aussi, & la serrant dans mes bras; Vous pardonner, Mademoiselle! lui dis-je. Femme inimitable! & plus qu'une fem-

me!... Pouvez-vous me pardonner, pour avoir jamais présumé, & pour présumer encore de posséder un tel Ange!

Elle étoit sur le point de s'évanouir, & tint ses bras autour de moi pour se soutenir. Camille lui présenta des sels... J'en sentis moi-même l'efficace, ma joue joignant la sienne, baignée de ses larmes.

Suis-je, suis-je pardonnée... Dites que je la suis!...

Pardonnée, Mademoiselle! Vous n'avez rien fait qui ait besoin de pardon. J'adore la grandeur de votre ame... Ordonnez moi d'être ce que vous voudrez, & je le ferai. Levez-vous, la plus excellente des créatures humaines!

Je la relevai, & la conduisis à sa chaise. Je me trouvai machinalement sur un genou devant elle, tenant ses deux mains dans les miennes, & la regardant avec des yeux, qui n'exprimoient pas ce que je sentoie, s'ils n'étoient remplis d'amour & de vénération.

Camille étoit allée en courant vers la Marquise... O Madame! il semble, dit-elle... Quelle scène; hâtez-vous, hâtez-vous. Ils mourront dans les bras l'un de l'autre. Amour vertueux! Quelle est ta puissance, & ta gloire!

La Marquise courut après Camille, & me trouva ainsi à genou, tenant les deux mains de sa fille... Cher Chevalier, dit-elle, modérez vos transports! Pour l'amour de cette chère enfant, quelque agréables que je vois à ses yeux qu'ils lui sont... modérez-vous.

O Madame! lui dis-je quittant les mains de Clémentine, en me levant, & prenant une des
sien-

fennes... glorifiez-vous dans votre fille. Vous l'avez toujours aimée & admirée; mais à présent vous en ferez glorieuse. C'est un Ange... Permettez moi, Mademoiselle, de donner cet écrit à la Marquise.

Je le lui donnai... Lisez le, Madame... Que le Marquis, l'Evêque, le Père Marefcotti le lisent... Mais lisez le avec compassion pour moi; & dites moi ensuite ce que je dois dire, ce que je dois faire! Je me sou mets à vos directions, & aux leurs, & aux vôtres, ma chère Clémentine.

Vous dites que vous me pardonnez, Chevalier. A présent je me pardonnerai moi-même. La bonté du ciel, & la vôtre, j'espère, acheveront mon rétablissement. Voici mon conseil, Chevalier. Aimez mon AME, comme la vôtre a toujours été le premier objet de mon amour!

Que peut-il y avoir dans ce papier, ma chère? dit la Marquise, le tenant dans sa main, tremblante, & craignant de l'ouvrir.

Pardonnez moi, Madame, répondit Clémentine; je ne pouvois vous le montrer auparavant. Je n'ai pu non plus révéler mon dessein à Camille. Comment le pouvois-je, quand j'ignorois moi-même si je pourrois y persister, ou même en parler jamais?... Mais à présent, ô le meilleur des hommes, ajouta-t-elle en se levant, & mettant sa main sur mon bras, laissez moi, pour quelques momens. Mon cœur est agité. Ayez la bonté de m'excuser, Madame.

Elle se retira dans son cabinet. Nous l'entendimes sanglotter. Et Camille courant vers elle, O ces suffocations, dit-elle;... une con-



situation si délicate ne pourra les soutenir.

La Marquise la laissa aux soins de Camille, & prit ma main pour la conduire.

Cela est surprenant, dit-elle, à quoi tout ceci aboutira-t-il? Que peut-il y avoir dans ce papier?

Je n'avois pas la force de répondre; & venant à un passage qui conduisoit à son antichambre où elle avoit laissé les Messieurs, je lui fis une révérence, & le même passage conduisant au jardin, j'y allai, pour essayer de me remettre du desordre de mes esprits.

Qui auroit pu, mon cher ami, s'attendre à une telle révolution?

Je ne m'étois pas promené longtems, quand Mr. Lowther vint à moi;... Le Seigneur Jeronimo, Monsieur, me dit-il, a été extrêmement troublé par un papier qu'on lui a mis entre les mains. Il souhaite de vous voir d'abord.

Monsieur Lowther me laissa à la porte de Jeronimo.

Il étoit sur son lit de repos. O mon Grandison, dit-il, comme je m'aprochois de lui avec un air morne, que je suis en peine pour vous! Je ne puis supporter qu'un cœur tel que le vôtre soit exposé à la pétulance de ce cerveau malade!

Arrêtez, mon cher Jeronimo! Que l'ami ne vous fasse pas oublier le frère. Clémentine est la plus grande des femmes. Il est vrai que je n'étois pas préparé à ce coup. Mais je la révère pour sa grandeur d'ame... Vous avez lu l'écrit?

Oui; & je suis étonné de son contenu.

Le Marquis, le Comte, l'Evêque, & le Père Marefcotti entrèrent. L'Evêque m'embrassa.

Il desavoua au nom de tous, qu'ils eussent rien
 si de cette intention. Il s'attendoit, dit-il,
 qu'elle auroit reçu ma déclaration avec transport.
 Mais elle doit être à vous, Chevalier, cela fera.
 Nous vous sommes tous engagés en honneur;
 ceci n'est qu'une surprise de la délicatesse de son
 sexe, qui opère sur une imagination élevée.
 Après tout elle vous laisse le maître de l'appeler
 du nom qu'il vous plaira.

Plût au ciel que cela fût! Mais, Messieurs!
 vous ne voyez pas la force de ses raisonnemens:
 dans une personne si zélée pour sa Religion, si
 justement éprise d'amour pour ses parens, &
 pour son pais, ils doivent n'avoir que trop de
 force... Instruisez moi, cependant, dites moi
 Messieurs; conseillez moi, Madame, (la Mar-
 quise entroit dans ce moment) Que dois-je
 faire?... Disposez de moi... Je sortirai, dé-
 liberez ensemble; & aprenez moi ce que je
 dois être.

Je sortis, & retournai dans le jardin.

Camille m'y joignit. O Chevalier! Quelles
 étranges choses! Ma maîtresse a pris une résolu-
 tion qu'elle ne pourra jamais supporter. Elle m'a
 commandé de vous chercher, d'examiner votre
 air, vos manières, votre disposition. Elle ne
 peut vivre, dit-elle, si vous êtes mécontent
 d'elle... Je vois que votre ame est extrêmement
 agitée. Faut-il que je lui dise?...

Dites lui, Camille, que je suis tout résigné
 à sa volonté. Dites lui que le repos de son cœur
 m'est plus cher que ma propre vie; que je ne
 puis avoir ni colère, ni ressentiment; & que je
 l'admire plus que je ne puis l'exprimer.



Camille me quitta. Le Père Marefcotti vint en même tems me prier de rejoindre la famille dans la chambre de Jeronymo.

Nous y allames ensemble: tout ce que le bon Père dit en allant, c'est que Dieu favoit ce qui étoit le mieux pour nous; que pour lui il ne pouvoit qu'admirer, & adorer en silence.

Quand nous fumes tous assis, l'Evêque dit: Mon cher Chevalier, vous avez des droits sur toute notre reconnoissance. Il est confirmé que Clémentine fera à vous. Jeronymo le veut ainsi; nous sommes tous de son sentiment. Sa Mère aura une conversation avec elle en votre faveur.

Je suis également obligé & honoré par cette bonté, répondis-je. Mais si elle persiste, que puis-je dire, quand elle en appelle à moi de la manière la plus solemnelle, pour la soutenir dans sa résolution, & pour ne pas l'engager à prendre avantage de la générosité de ses parens?

On la persuadera aisément, sans doute, Chevalier, dit l'Evêque. Elle vous aime. Ne dit-elle pas dans ce même écrit qu'il dépend de vous de lui faire tenir ou rompre sa résolution? & d'ajouter à son nom celui qu'il vous plaira?

Et je ne puis souffrir, dit le Marquis, cet enthousiasme en faveur de Laurana. Si son esprit étoit sain, son devoir ne lui permettroit pas de penser ainsi.

C'est notre opinion à tous, reprit l'Evêque, qu'elle ne pourra soutenir sa résolution. Vous voyez qu'elle est obligée de recourir à votre assistance, pour la mettre en état de la garder. Le Père Marefcotti, il est vrai, appuie sur quel-

quelques passages, où elle montre un doute de sa propre force, & ses craintes de la vôtre, dans un article qui nous tient extrêmement à cœur. Mais il faudra l'exhorter à laisser toutes ces matières à son Confesseur & à vous; & à se contenter d'entendre, sans se mêler dans la dispute; & nous ne doutons pas de votre honneur. Les articles du contrat vous lieront, comme ils nous lieront nous-mêmes... A présent permettez moi de vous féliciter d'avance comme notre frère.

Il me prit la main, & m'embrassa comme tel. Vous en usez noblement avec moi, Monsieur, lui dis-je. Je me soumetts à votre direction.

Jeronymo me tendit les bras de l'air le plus tendre, & plein de joie m'embrassa comme son frère. Le Marquis & le Comte me donnèrent tous deux la main; & la Marquise me présentant la sienne, je la baisai, & sortis pour aller à mon logement; avec un cœur... O Docteur Bartlet, qu'il étoit pénétré par un suspens si étrange, & si inattendu!

Mais quand ils attribuent à enthousiasme, & au desordre de son esprit, ce beau passage, où elle propose de tirer une vengeance si généreuse: de la cruelle Laurana, ils semblent incapables de comprendre, comme je le puis aisément, la grandeur d'ame de cette admirable fille.

